

RÉFLEXIONS SUR L'ŒCUMÉNISME

Considérations historiques et attitudes concrètes

Parce qu'il est retiré dans les montagnes, notre abbé peut ainsi prendre de la hauteur pour réfléchir sur l'œcuménisme. Nous vous faisons part de ses considérations qui complètent la chronique. Il propose aussi des attitudes concrètes pour nous mettre dans l'esprit demandé par l'Église.

Du 18 au 25 janvier, chaque année, nous vivons une semaine œcuménique de prière, tous baptisés confondus, pour que se réalise notre unité. On tait les divergences, mais on en souffre, et on le dit à Dieu.

Avec quels croyants peut-on pratiquer l'œcuménisme ?

L'œcuménisme proprement dit ne concerne que les chrétiens entre eux, c'est-à-dire ceux qui ont reçu le baptême « au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit » (Mt 28, 19), ces trois personnes égales mais distinctes, sans confusion ni division, étant, chacune, séparément ou toutes ensemble, pleinement, souverainement, éternellement le Dieu unique, véritable, infiniment bon et tout-puissant. C'est pourquoi nous ne pouvons pas parler d'œcuménisme entre chrétiens et musulmans, entre chrétiens et hindous et, en général, entre chrétiens et membres de sectes du genre New Age ou Méditation Transcendantale. En effet, le mot œcuménisme est tiré du grec οἰκία, maison. Or, catholiques d'un côté, et, de l'autre, protestants, anglicans, orthodoxes, arméniens, coptes et autres membres des Églises trinitaires séparées de Rome, sont, malgré leurs divergences dogmatiques, de la même maison, car un même et

seul baptême (Ep 4, 5), donné au nom de la Trinité, les unit.

À plus forte raison doit-on bannir l'usage et la pratique de ce que laisserait entendre le mot " œcuménisme " entre les chrétiens et les membres des confessions sectaires, même si le nom " christianisme " figure dans leur dénomination complète et même s'il y a une parodie, généralement de grande envergure, de baptême. Exemple parmi d'autres : il n'y a pas d'œcuménisme possible entre les chrétiens et les témoins de Jéhovah. Mais il n'est nullement sous-entendu qu'ils soient exclus de notre prière pour qu'un jour ils rencontrent et suivent Jésus Christ, « notre grand Dieu et Sauveur » (Tite 2, 13), et adhèrent totalement, dans l'obéissance de la foi (Rm 1, 5 ; 16, 26 ; Ep 4, 5), à la Bonne Nouvelle, à l'Évangile. Avec les non-chrétiens, on parlera de dialogue inter-religieux.

L'unité veut dire qu'il n'y aura qu'une seule Église : pour Dieu rien n'est impossible

L'œcuménisme n'est pas à présenter comme un " retour " à



l'Église-Mère, même si, dans notre tête, nous le voyons ainsi. Il ne veut nullement dire, par ailleurs, que le catholicisme doive s'aligner sur le protestantisme ou sur une autre religion non catholique. Il doit s'entendre comme d'un mouvement vers l'unité de tous les chrétiens, de la manière que Dieu voudra et quand il le voudra. Il n'empêche que nous devons affirmer qu'il n'y a qu'une Église du Christ, unicité qui s'appuie sur la phrase de Jésus dans laquelle il ne parle pas à saint Pierre, de ses Églises, mais de son Église (Mt 16, 18), et sur la prière du jeudi saint pour l'unité des disciples, comme lui, Jésus, et le Père sont un (Jn 17, 22). Or, « *L'Église du Christ continue à exister en plénitude dans la seule Église catholique* » (*Dominus Iesus*, § 16, in fine).

« *Les fidèles, poursuit le document romain, sont tenus de professer qu'il existe une continuité historique - fondée sur la succession apostolique (Lumen gentium, n° 20 ; saint Irénée, Adversus haereses, contres les hérésies, III, 3, 1 ; saint Cyprien, epist. 33, 1 ; saint Augustin, Contra adversarium legis et prophetarum, 1, 20) - entre l'Église fondée par le Christ et l'Église catholique. C'est là l'unique Église du Christ... que notre Sauveur, après sa résurrection, remit à Pierre pour qu'il en soit le pasteur (Jn 21, 17), la lui confiant, à lui et aux autres apôtres, pour la répandre et la diriger (cf. Mt 28, 18 et s), et dont il a fait pour toujours la colonne et le soutien de la vérité* » (1 Ti 3, 15). Ce document précise que l'unique Église du Christ ne peut pas aussi subsister dans des Églises et Communautés ecclésiales non catholiques. L'expression *subsistit in* avait été choisie par le Concile pour mettre en lumière qu'il existe une seule " subsistance " de la véritable

Église, alors qu'en dehors de son ensemble visible, existent seulement des *elementa Ecclesiae* qui, étant des éléments de la véritable Église, tendent et conduisent vers l'Église catholique.

Oécuménisme, oui, mais confusion, non, car cela ne servirait ni les uns ni les autres

Il existe donc une unique Église du Christ, qui subsiste dans l'Église catholique, gouvernée par le successeur de Pierre et les évêques en communion avec lui (*Dominus Iesus*, n° 17). Si le catholicisme s'alignait sur le protestantisme, par exemple, il serait nécessairement perdant. Il laisserait, sur la route de la rencontre, quelque chose de la foi, quelque chose de lui. Impensable.

Vous objecterez justement que les protestants et les membres d'autres confessions chrétiennes peuvent tenir le même raisonnement. Je vous le concède, sauf en ce qui concerne le primat de Pierre et la succession apostolique qu'ils ne peuvent revendiquer. Je dirai néanmoins ceci, et c'est énorme, c'est que, si nous nous rejoignons dans la vérité, ils seraient gagnants. En particulier, les protestants et la plupart des anglicans retrouveraient la succession apostolique dans leurs ministres qui pourraient alors transsubstantier le pain et le vin, permettre la médiation ascendante et descendante (offrande au Père du sacrifice sanglant de Jésus sous un rite non sanglant et réponse du Père au Fils qui, seul médiateur entre Dieu et les hommes [1 Ti 2, 5], peut inonder le monde, au delà des espaces et des temps, de la grâce du salut). Je continue : ils pourraient pardonner les péchés *in persona Christi* (au nom, avec la puissance et l'autorité du Christ) ; ils pourraient, encore *in persona Christi*, conduire le troupeau de l'unique pasteur (Jn 10, 16) ; ils enseigneraient et administreraient les sept

sacrements institués par Jésus Christ.

Les Églises orientales non catholiques ont presque toutes leurs correspondantes catholiques. Ce qui, en dehors de la primauté de juridiction du pape, que refusent les premières, et de quelques points mineurs de divergences doctrinales, fait que nous sommes très proches.

Des relations tendues et tumultueuses qui ont desservi l'unité

Entre les Églises d'Orient et les Églises d'Occident, les relations, au cours des siècles, furent tumultueuses.

Dès 451, certaines Églises orientales, dites monophysites, furent condamnées au concile de Chalcédoine parce qu'elles ne professaient qu'une seule nature dans le Christ (il y en a deux : la nature divine et la nature humaine, car le Christ est véritablement Dieu et véritablement homme). En 681, lors du troisième concile œcuménique de Constantinople, les chrétiens qui tenaient à une seule volonté dans le Christ, les monothélites, furent condamnés. La double nature du Christ entraînait la double volonté. On en a un exemple dans cette phrase de Jésus : « Père, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux » (Mt 26, 39). Ces Églises, appelées coptes (Égypte et diaspora) et arméniennes (Arménie et diaspora) ont toutes une branche catholique. Mais les relations avec les Églises correspondantes séparées de Rome, beaucoup plus importantes, sont souvent très délicates. Avec la confiscation, par le pouvoir soviétique, de toutes les églises occupées par les catholiques et confiées, par le pouvoir athée, aux orthodoxes, avec l'ordre, pour les orientaux catholiques, de réintégrer l'Église orthodoxe, il est difficile aux catholiques orientaux de recouvrer leurs biens. Il arrive que

les catholiques célèbrent la sainte liturgie (c'est ainsi qu'ils appellent la messe), par tous les temps, devant leur propre église occupée par des orthodoxes. Ceux-ci prétendant, non sans raison, qu'elles leur appartenaient avant un concile non œcuménique dont le nom me fuit, concile qui, selon eux, rattacha de force des orthodoxes au catholicisme privant les premiers de leurs biens. Ce qui fut l'origine des uniates : chrétiens de divers rites orientaux mais reconnaissant l'autorité du pape. Chacun nie la thèse de l'autre. Le prochain voyage du pape en Arménie, où se côtoient orientaux unis à Rome et orientaux séparés de Rome, pourrait apaiser les esprits. La charité du pape a déjà opéré des miracles de ce genre.

La querelle du *filioque* : « L'Esprit Saint procède du Père et du Fils »

Le grand schisme du 16 juillet 1054 est une blessure qui saigne encore, de part et d'autre. La faute en revient et à Rome et à Constantinople. Nous sommes cependant extrêmement proches : même succession apostolique, ce qui assure la validité des ordinations et des sacrements. Hélas ! deux points principaux nous séparent : l'un est de la faute des catholiques qui, sous Charlemagne, en Espagne puis dans l'empire franc, introduisirent, dans le Credo de Nicée-Constantinople un mot : le *Filioque*, signifiant que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Ce *filioque (et du Fils)*, Constantinople ne l'a pas digéré. Non qu'il fût faux quoique les orthodoxes eussent préféré dire que le Saint-Esprit procède du Père par le Fils. La cause est encore à chercher dans le fait que les évêques restés en Orient n'avaient pas été consultés et que, d'autre part, il avait été convenu que l'on ne toucherait pas à une lettre de ce Credo que nous chantons encore tous les dimanches, mais avec l'ajout malheu-

reux. Question de mots. Aujourd'hui, le *filioque* ne serait plus un obstacle à l'unité des Églises. En effet, au concile de Lyon (1274) et au concile de Florence (1439-1443), on était arrivé à s'entendre sur une formule où il était affirmé que le Saint-Esprit procédait du Père et du Fils, mais comme d'un seul principe et par une seule spiration (accord de Florence du 6 juillet 1439 où, en outre, la primauté du pape fut reconnue par tous). Les évêques orientaux étaient à ce point d'accord qu'ils chantèrent trois fois le *filioque*. Malheureusement, les délégués, de retour, ne furent pas suivis. Et le *filioque* reste encore comme une arête en travers de la gorge des orthodoxes. Ajoutons le sac de Constantinople pillée par les croisés vénitiens en 1204 : on tua des prêtres, on viola des religieuses, on saccagea les saintes icônes. Une boucherie entre chrétiens dans laquelle, il fut l'avouer, les catholiques n'eurent pas le beau rôle. La demande de pardon du Saint-Père en Grèce pour cette faute est un grand pas en avant pour la réconciliation avec toutes les Églises orthodoxes.

Cependant, malgré ces graves points de discorde, dans les paroisses de Terre sainte, où souvent se trouvent trois églises, avec trois curés évidemment : le grec orthodoxe, le grec catholique et le latin (c'est ainsi qu'on appelle les catholiques qui ne sont pas orientaux), on réussit à vivre en harmonie, sauf en un seul endroit : la basilique du Saint-Sépulcre, le lieu chrétien le plus sacré au monde puisqu'il abrite et le Calvaire et, en bas, ce qui reste du tombeau de Jésus. Il y a cependant de beaux gestes. Les catholiques acceptent volontiers, et cela leur est permis en l'absence d'église catholique, de participer aux messes des orthodoxes, de se confesser à un prêtre orthodoxe, de communier dans une église orthodoxe. Les orthodoxes sont plus réticents pour accepter de notre part une offre similaire. Leur hiérarchie peine à

accepter que des catholiques s'approchent des sacrements que dispensent ses prêtres. Dommage !

Des gestes forts d'une volonté d'unité après des attitudes fort regrettables

S'il y a un fossé entre nous et les chrétiens qui n'ont pas la succession apostolique, celui-ci, en revanche, tend à se combler entre l'Église catholique (latine et orientale) et les Églises orientales non catholiques. Il y eut des gestes merveilleux (1964-1965) : Paul VI embrassant le patriarche de Constantinople, Athénagoras 1^{er}. Le même Paul VI se mettant à genoux dans la vénérable basilique Sainte-Sophie, transformée en mosquée puis maintenant en musée. Or, toute prière y est interdite. Paul VI n'en eut cure. Devant tous les officiels, figés au garde-à-vous, là où, du VI^e au XV^e siècle, des chrétiens avaient prié et célébré, lui, le pape, se laissant tomber à genoux à même le sol, a simplement repris une prière interrompue. Les hiérarques des Églises ou communautés ecclésiales séparées ne sont plus traités d'hérétiques ou de schismatiques mais honorés par l'Église de Rome et l'Église catholique tout entière.

On peut se demander pourquoi Constantinople, appelé patriarcats œcuménique, a entraîné, à l'époque (1054), la moitié de l'Église en dehors du giron de Rome. Il n'y eut pas que les affaires auxquelles nous avons fait allusion. Après la chute de l'Empire romain d'Occident, en 476, restait, à Constantinople l'Empire romain d'Orient. Constantinople s'est dite la seconde Rome. Pourquoi ses patriarches ne dirigeraient-ils pas l'Église, aidés en cela par l'empereur qui, de surcroît, pouvait avoir l'œil sur la haute hiérarchie, le saint-synode là où il existait et les éparchies ? À Rome, l'empereur, chassé par les Barbares n'avait plus le loisir de surveiller l'Église. Au reste, Cons-

tantin s'était déjà installé à Constantinople en 330. C'était plus sûr. Mais l'évêque de Rome, le successeur de Pierre, maintint à bon droit que la politique n'avait rien à voir dans les affaires de la papauté. Et lorsque Rome tomba sous les coups répétés des barbares (410, 455 et 472), l'évêque de Rome se considéra toujours le successeur de Pierre, détenant les clefs du Royaume des cieux, confirmant ses frères dans la foi, paissant les agneaux et les brebis du divin Pasteur. Le charisme pétrinien demeurait.

On ne doit pas confondre unité et uniformité

La diversité des rites n'entache en rien l'unité de l'Église. On ne confond pas unité et uniformité. Ainsi, récemment, à Ars, où se trouvaient des séminaristes roumains, catholiques mais non latins, leur évêque est venu célébrer (sa messe a duré trois heures !) Et elle fut concélébrée par l'évêque dans le rite grec et par les professeurs du séminaire qui sont des prêtres latins, tout comme moi.

Il y a deux ou trois ans, pardonnez mes imprécisions de mémoire, le pape a suggéré aux patriarches et hiérarques orientaux non catholiques, qui ont conservé la succession apostolique, d'étudier la façon dont pourrait s'exercer le ministère de la primauté de Pierre dans la vérité et la charité (Ep 4, 15), et dans le respect des Églises séparées, souvent blessées par des maladresses romaines. C'est un geste d'une humilité extraordinaire.

Pourquoi distinguer entre « Église » et « communautés » ?

L'Église catholique réserve le nom d'Églises uniquement là où se vérifie d'une manière historiquement plus que vraisemblable pour ne pas dire indiscutable, la succes-

sion apostolique. Pour les autres communions chrétiennes, l'Église use de l'expression de communautés ecclésiales ; non par mésestime, mais pour éviter des confusions dommageables à l'unité. Néanmoins, ces communautés ecclésiales (nommons les protestants, les réformés en général, les anglicans) sont pleinement fraternelles puisqu'un seul et même baptême nous unit. Saint Paul est très clair sur cette question, par exemple dans Galates 3, 28 et suivants. Donc leurs membres sont pleinement des chrétiens. Mais attention, des sectes peuvent avoir l'audace de se dire Églises (la scientologie, par exemple) ou d'introduire dans leur titre complet le mot christianisme (Moon), ou n'avoir que des versets de la Bible à vous réciter, versets que je vous garantis accommodés par elles pour éviter d'avoir à avouer la divinité de Jésus Christ (Jéhovah). Ces sectes ne sont pas plus des Églises que je ne suis danseuse de l'Opéra.

Comment faire de l'œcuménisme ?

- Ne pas critiquer, si ce n'est pour des raisons proportionnellement graves, l'attitude ou les prises de positions des membres d'autres religions. Laissons venir.
- On peut ne pas être d'accord avec tel point de vue, mais on doit toujours respecter les personnes. Entre gens de bonne compagnie, cela nous sera rendu.
- Bien sûr, tout le contenu de la foi subsiste dans l'Église catholique et en elle seule. Mais lancer des cocoricos triomphateurs du haut de nos clochers n'est pas très chrétien.
- Vivre notre catholicisme dans la plus totale vérité, sans blesser la charité, en demeurant ostensiblement soumis au magistère, en faisant état de notre déférence vis-à-vis de nos évêques et

de notre affection filiale envers le pape. Et défendons-le sans peur quand on veut nous laisser penser qu'il devrait changer l'Église ou renoncer à sa charge.

- Évitions les discussions. Elles sont en général stériles, durent des heures, et on s'aperçoit qu'on a tourné en rond. Mais conversons, tout simplement.

- Rejeter comme contraire à la foi catholique et comme contraire aux convictions des autres chrétiens toute forme de soi-disant œcuménisme où l'on s'invite mutuellement et réciproquement, au cours d'une cérémonie commune, à s'engager dans une *communio in sacris*. En gros, les protestants qui ne croient pas à la présence réelle iraient "communier" des mains d'un prêtre qui aurait peut-être consacré ; et, vice versa, un catholique irait communier des mains d'un ministre protestant qui n'a certainement pas consacré puisqu'il refuse le miracle et le mystère de la transsubstantiation (on parle alors de transfinalisation ou de transsignification). Pareillement, je ne vois pas comment un prêtre catholique et un prêtre anglican (qui n'est pas véritablement prêtre) pourraient concélébrer au même autel, devant le même ciboire et le même calice.

Qu'en est-il des chrétiens et des juifs ?

Peut-on parler d'œcuménisme en ce qui concerne les rapprochements entre juifs et chrétiens ? Le Christ, la Sainte Vierge, saint Joseph, les apôtres, ceux-ci dans les premiers temps, se sont comportés en juifs. Saint Paul a dit et répété que nous étions libérés des prescriptions juridiques de la loi (comme la circoncision), non de la loi en elle-même qui reste loi divine (Mt 5, 18).

Les confusions, les scrupules des religieux avaient édicté plus de six cents lois. Nous savons ce que Jésus en a fait : un double commandement, des béatitudes et un commandement nouveau (Jn 13, 34). N'oublions pas ces phrases de saint Paul : « *Le but de la loi, c'est le Christ. Ainsi sera justifié le croyant* ». (Rm 10, 4) Et celle-ci : « *Le plein accomplissement de la loi, c'est l'amour* ». (Rm 13, 10).

Or, nous sommes fils d'Abraham, et le don de la loi n'avait pas encore été fait. Donc nous sommes fils d'Abraham par l'amour, en vertu de la promesse. La bénédiction d'Abraham retomba sur Isaac (v. Gn 28, 4) puis sur Jacob (v. Gn 29, 13 et s.) qui prit le nom d'Israël après son combat avec l'ange (v. Gn 33, 28). C'est pour rejoindre nos frères de la terre d'Israël que nous avons fait ce petit excursus. Bien qu'Israël, aujourd'hui, soit un État laïc, il demeure, pour nous, le peuple de la Bible et la terre où naquit, vécut, mourut et ressuscita Jésus Christ. Le centre du monde, qui, sous l'Ancien Testament, se situait dans le Saint des Saints, s'est déplacé de quelques centaines de mètres pour occuper l'emplacement du Saint-Sépulchre.

Dieu un et Trine. Quelles sont nos relations avec le judaïsme ?

Quelles peuvent être nos relations avec le judaïsme sur le plan religieux ? Nous croyons en un Dieu unique, lent à la colère et plein de miséricorde. Un Dieu dont les théophanies nous rappellent brutalement sa grandeur, mais dont la tendresse sait porter sur son cœur un agneau blessé. Un Dieu qui nous a faits à son image et ressemblance et qui ne veut pas que son Saint voit la corruption. Nous avons, en partie, les mêmes livres sacrés. Nous disons comme lui : « *Shéma Israël* » (Écoute Israël). Comme lui nous disons le

Sanctus : « Kadosh, Kadosh, Kadosh ! Adonai Sabaoth ! » (Saint, saint, saint, le Seigneur tout-puissant). Comme lui nous parlons avec ferveur du jour du Seigneur et de la venue du Fils de l'homme. Comme lui, nous parlons d'un Dieu qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive...

Le Dieu des musulmans n'est pas notre Dieu. Mais le Dieu d'Israël est notre Dieu. Certes, le judaïsme n'est pas trinitaire. Cependant, nous, catholiques, n'avons aucune peine à lire, dans les Écritures, des allusions à la Trinité, et cela depuis la Genèse jusqu'aux livres sapientiaux. Le pluriel Elohim et le « *Faisons l'homme à notre image* » (Gn 1, 26) ne sont peut-être pas des pluriels d'amplitude. Abraham, au chêne de Mambré s'exprime à trois personnages tantôt au pluriel, tantôt au singulier (v. Gn 18, 1). La célèbre icône de saint Roublev, qui reproduit la scène, s'appelle " La Trinité ". La Sagesse, dans les dernières compositions de l'Ancien Testament, est presque considérée comme une personne divine. Ne pouvons-nous rapprocher la figure d'Israël de celle du fils aîné de la

parabole de l'enfant prodigue ? « *Tout ce qui est à moi est à toi* » (Lc 15, 31), lui dit son père qui l'invite à entrer à la maison.

Nous avons assez de bases pour construire une spiritualité de la communion. Nous, nous venons de la gentilité (paganisme, à l'origine). Le Père nous a serré dans ses bras. Pourquoi nos frères aînés, toujours fidèles, seraient-ils exclus de l'accolade du Père ? Nous pourrions leur dire, nous aussi : " Tout ce qui est à nous est à vous ". Entrez dans votre maison.

Les Juifs sont nos frères aînés dans la foi

À bien lire l'Ancien Testament et en reliant les quelques extraits qui nous sont revenus en mémoire, on ne trouve pas extraordinaire l'inconcevable question du grand prêtre à Jésus : « *Es-tu le Fils du Béni ?* ». Il nous semble difficile de rejeter toute idée de personnes dans l'unique divin, idée qui effleure même le grand prêtre et ceux qui lui dirent : « *Sans doute est-ce un blasphème de te dire un avec le Père, car toi qui es*

un homme, tu te fais Dieu » (Jn 10, 33).

Œcuménisme ou pas entre juifs et chrétiens ? Je prends sur moi de ne pas oser le mot " œcuménisme ". Mais ne serions-nous pas un peu, ou beaucoup plus, de la même maison ? Car on peut biaiser : Fils d'Abraham, oui, nous le sommes. Dans Romains 11, 17-24, il n'est question que de greffe. Le christianisme est greffé sur le judaïsme. Nous vivons de la même sève. Comment le dire ? Pie XI assurait que nous étions spirituellement des sémites. Et le pape actuel parle des juifs comme de nos frères aînés. Je dirais (cela n'engage que moi) que nous sommes bien plus que de la même maison. Nous sommes de la même famille, en ligne directe, reconnaissant en Abraham notre père dans la foi. Si le terme " œcuménisme " ne convient pas pour définir nos relations avec les juifs, et c'est compréhensible, alors, que l'Esprit Saint nous suggère un autre mot, un mot qui sente la chaleur du foyer où le fils aîné finit sans doute par rentrer (Rm 12, 25 et s.).

◆ Abbé François NAUDEAU